

« Le premier cercle de l'égrégoire » par Francis Cohen : épisode 2

4. *Le secret des comme si.*

Aurais-je donc été naïf en croyant que la lecture de *La Grande Bibliothèque* aurait un terme ? Ce livre est interminable, vous le saviez dès le début, dès mes premières lettres en juillet 2013. Ce livre est interminable puisqu'il contient tous les livres de la littérature universelle, pas un seul livre ne saurait manquer comme vous l'indiquez en plaçant en exergue du livre de votre frère cette citation de Maurice Blanchot : « un seul livre en péril fait une dangereuse brèche dans la bibliothèque universelle ». Ce livre est interminable parce qu'il est inavouable, je ne saurais vous dire pourquoi je le déclare inavouable mais je sais que je participe à cet inavouable crypté.

J'ai très vite été pris par ce livre que je pénétrais et dont je ne sais plus si je l'ai traversé ou s'il m'a traversé. Oui, vous le saviez, ce texte n'a cessé de me lire : « c'est le texte qui finit par lire le lecteur en l'enveloppant de sa propre énigme ».

Comment écrire cela, cette certitude de n'être qu'un effet ? Lire me transforme sans cesse, revient par ce qui hante. Je reviens d'un secret que j'ignore encore et qui me lit. La lecture me soustrait ma mémoire, une série de réminiscences s'y substitue, le lecteur que je crois être peut-il encore dire je ?

Mais j'ai voulu pénétrer dans *La Grande Bibliothèque*, où tous les livres sont « incarnés » par des femmes, pour vous suivre. Je me suis identifié à votre frère, Maurice Blanchot a bien vu que votre passion pour la lecture semble parfois un piètre alibi érotique, votre frère ne manque pas de vous en faire le reproche tout au long de vos pérégrinations bibliothécaires, et pourtant, vous le savez comme moi, on ne peut pas plus savoir ce que veut la femme que ce que veut l'auteur, ni ce que lire désire. La bienséance à l'égard de la femme, comme à l'égard de l'auteur,

voudrait qu'on fasse comme si. Vous n'ignorez pas cette « politesse », mais vous la réservez exclusivement à l'auteur. Vous avez édité *La Grande Bibliothèque* comme s'il y avait un auteur, ou plutôt vous l'avez édité pour laisser croire que vous pouviez être l'auteur grâce à une perverse stratégie du soupçon qui vous sert néanmoins à assurer le contraire. Comme si ne signifie donc pas qu'il n'y a pas d'auteur, mais que le lecteur est conduit par quelques sortilèges à considérer l'auteur comme s'il n'avait pas écrit le livre qu'il est en train de lire. Celui qui fait l'amour avec une incarnation sait bien qu'elle ne lui fera pas lire d'une manière plus pénétrante le livre qu'elle incarne : « l'incarnation est presque toujours imparfaite ». Bien avant d'entrer, avec votre frère, dans *La Grande Bibliothèque*, je veux dire dix ans avant sa publication, en 1973, vous pensiez que les œuvres incarnées étaient « trahies par des femmes ». Mais les trahisons dont vous accablez ces femmes ne sont-elles pas proportionnelles au désir que le « lecteur » attend d'elles ? Ce qu'elles donnent en incarnant le livre pour un homme devient la cause de son désir et la trahison réagit sur le lecteur – que vous fûtes. L'originalité de la position de l'incarnée réside en effet dans ce don d'un objet imaginaire, le semblant d'auteur qu'elle se fait être pour le lecteur et dans le fait de devenir elle-même ce qu'elle crée imaginativement. Là est la cause de son désir qui double ou mime celui de « l'auteur » qui désire écrire. (J'ai souvent eu l'impression d'être un effet de lecture imaginaire en me « donnant » à lire ce livre.) Vous le savez bien, les femmes ne sont pas toutes, et j'ajoute, sans doute pour m'épargner une errance interminable à l'intérieur de *La Grande Bibliothèque*, les livres non plus. Où donc est la femme ? Où donc est le livre ? Ils sont « entre », entre le lecteur et cette absence de centre au centre de la lecture, faute d'un auteur qui pourrait expier leurs débordements. Si je demande où est la femme, c'est parce que je voudrais bien pouvoir vous demander où je suis quand je lis. Et si je dis où, je pense qui. Oserais-je vous demander où écrivez-vous ? Je vous imagine lisant en 1973 les premières lignes de *Supplément* : « Je songeai alors, écrit Roger Laporte, à la lettre d'un ami, à une phrase que j'avais remarquée pour aussitôt l'écarter : l'ouvrier en langage, se demandait ce lecteur perspicace, ne serait-il pas sous le coup d'une "menace absolue", menace d'un "chômage" sans aucun espoir de travail ? »

Carnet de bord

Pierre Madaule ne répond jamais « directement » à mes lettres. Ou plutôt je lui prête des réponses cryptées, si je l'interroge sur *La Grande Bibliothèque*, et il évoque ses lectures de *L'Arrêt de mort*, il devine pourtant ma relative ignorance des récits de Blanchot. Nous nous rencontrons pour la première fois le 3 décembre 2014 dans un café du boulevard Raspail, parce qu'un éditeur, à qui j'ai parlé de Puysegur, semble intéressé par une réédition de *La GB*. Je suis surpris, il évoque à peine cette perspective, très vite il me parle de *L'Arrêt de mort* et compare sa préoccupation exclusive pour le récit de Blanchot à celle de son ami Jean Suquet pour *La Mariée* de Marcel Duchamp. J'apprends que c'est Jean Suquet qui lui fit découvrir *L'Arrêt de mort*, qui l'avait peut-être découvert lui-même grâce à Jacques Dupin. Hubert Damisch a raconté combien ce livre, qu'il lisait de concert avec Jacques Dupin et Jean Suquet, comptait pour lui. Pierre Madaule faisait partie de la bande. Il me faudrait aujourd'hui relire toutes ses lettres comme un récit doublant mon enquête et relire *L'Arrêt de mort* avec les yeux de Jean Suquet : je lirais le récit de Blanchot devant *Le Grand Verre* à travers lequel j'apercevrais ce qu'incarne *La Mariée*.

Voir Edmonde à travers *La Mariée mise à nu* par Pierre, serait-ce mon nouveau programme ? Qu'en pensera Pierre Madaule ?

5. *Le soupçon persiste : une lettre de Maurice Blanchot*

Le 5 septembre 1988

Cher Jean Gattégno,

Je me permets de vous écrire personnellement. Voici l'objet de ma lettre : une toute petite maison d'édition, Ulysse fin de siècle, se propose de publier un roman-récit de Pierre Madaule, intitulé *Véronique et les chastes*. Pierre Madaule est une personnalité rare, d'une rectitude intellectuelle et littéraire (j'ajouterai morale) dont je ne connais pas beaucoup d'exemples. Il a publié chez Gallimard *Une tâche sérieuse ?* et

chez Flammarion, sous le pseudonyme de Puysegur, *La Grande Bibliothèque*, dont il attribue l'origine à son frère aîné, mais qui à mon avis, est en quelque sorte une affaire de famille. Œuvre tout à fait remarquable, qui ne dérive pas de Borges, car elle est antérieure à la publication de *Fictions*, et son inspiration est toute différente.

[...]

De toute manière je vous remercie de ce que vous faites pour la « littérature », comme si vous vous souveniez de ce que disait René Char : « Un seul livre en péril fait une dangereuse brèche dans la bibliothèque universelle... »

avec mes meilleures pensées
Maurice Blanchot

*

Dans l'édition de cette lettre extraite de la publication de sa correspondance avec Maurice Blanchot, Pierre Madaule remarque, dans une note, que la citation attribuée à René Char par Maurice Blanchot n'est pas de René Char mais de Maurice Blanchot, et il précise que c'est « sur cette phrase que s'achève le rapport de 2013 dans *Véronique et les chastes* ». Pourquoi Maurice Blanchot a-t-il commis ce lapsus ? On ne peut imaginer qu'il désavoue la paternité de cette phrase qu'il avait au moins relue dans l'exergue de *La Grande Bibliothèque*, à moins de penser qu'il se joue de son destinataire en voulant lui laisser croire que René Char l'a plagié et inscrire ainsi cette phrase dans une affaire de famille de textes en lui faisant jouer un rôle généalogique.

Dans *L'effet Blanchot*, le texte qui présente l'édition de sa correspondance avec Maurice Blanchot, Pierre Madaule indique que c'est lui, et non son frère, qui signa le contrat chez Flammarion pour la publication de *La Grande Bibliothèque*. Bernard Noël en fut-il étonné ?

6. *Mes sommeils.*

Je pourrais répéter avec Fernando Pessoa que « ma lecture favorite, c'est la relecture d'œuvres banales qui dorment avec moi » sauf que *La Grande Bibliothèque* n'est pas un livre banal. *La Grande Bibliothèque* est peut-être moins un rêve qu'un roman qui rêve et le sommeil de ce livre est hypnotique. Qu'est-ce donc qu'un livre somnambule ? Qui l'écrit ? Par qui s'écrit-il ? Le sommeil du livre transforme sa lecture en possibilités déroutantes, le livre en sommeil se désintéresse du lecteur qui lit dans tous les sens. Le sommeil d'un livre offre au lecteur les rêves qu'il n'a pas et qui donne à la lecture son contenu latent. Mes lectures ont accru l'égarément, elles n'ont jamais coïncidé avec la page que j'avais sous les yeux, le livre agissait sur moi à distance, chaque lecture était agie par ce livre : au moment où je lisais, je me perdais, j'étais projeté ailleurs dans d'autres livres, de telle sorte que je cessais de lire pour lire les autres livres qui semblaient aimer ma lecture, une lecture doublait « ma » lecture. Mes lectures, obéissant au principe de plaisir, elles condensaient en ce livre plusieurs livres, Emma Bovary se confondait avec Tess d'Uverville et Carol Kennicot, plus encore, toutes les phrases des romans que je lisais étaient coprésentes à la lecture d'une seule, un texte dans un autre confondait la lecture, mes piètres tentatives érotiques n'ont pu faire illusion. J'ai même cru, un moment, abandonner l'enquête et commencer le roman « intersectif » qu'imaginait Raymond Queneau. Aurais-je cédé à la fiction de ces arrangements pour mieux me croire lecteur d'un livre qui tout en me possédant m'aurait donné l'illusion d'en être le maître ? Vous-même, n'avez-vous pas accru cet égarément en répondant à mes lettres par le récit de votre lecture de *L'Arrêt de mort* que vous avez introduit dans *La Grande Bibliothèque* en publiant *Véronique et les chastes* en 1988 et qui se présente comme une suite au « roman » de votre frère ?

Ce roman est un rêve, par conséquent là où vous pensez commenter *La Grande Bibliothèque*, les termes mêmes dont vous vous servez à cette fin constituent, eux aussi, une partie intégrante du roman, le commentaire, de « Marques d'origine » est beaucoup plus « romanesque » qu'il n'y paraît. Le réveil du roman – sa lecture – n'est pas en rupture avec « Le récit de *La Grande Bibliothèque* » – le rêve – Pierre peut se réveiller du

récit, vous pouvez réveiller le récit, vous ne vous réveillez pas pour autant du roman que le récit, comme le rêve, est destiné à sauvegarder. Oui, *La Grande Bibliothèque* rêve, ce roman est le sommeil de l'écriture, son seul désir est la dormition de l'écriture et c'est bien depuis ce sommeil que je suis vu par ce que je crois lire.

Si je décide, aujourd'hui, de relater cette expérience, c'est parce que je veux mettre un point final à la lecture de *La Grande Bibliothèque* : je veux en sortir. Mais quelle sortie ? Et d'où me vient ce désir ? Aurais-je rêvé dans le « roman » ? La lecture de ce livre « non moins rusé et trompeur que puissant » n'a cessé d'hypnotiser toutes mes lectures. Ne m'avez-vous pas dit que votre frère avait écrit *La Grande Bibliothèque* en s'auto-hypnotisant ? Pensez-vous que ce que Maurice Blanchot écrit, dans *Le sommeil, la nuit* peut s'appliquer au livre somnambule, ou au livre écrit par un somnambule : « Le somnambule nous est suspect, étant cet homme qui ne trouve pas de repos dans le sommeil. Endormi, il est pourtant sans lieu et, on peut dire, sans foi. La sincérité lui manque... » ?

J'ai d'abord vu ce livre chez un ami, le nom de « l'auteur » m'avait intrigué. Qui était Puysegur ? L'ami me proposa immédiatement de me prêter son livre, mais puisqu'en le feuilletant, j'avais vu que l'exemplaire était dédié, je n'avais pas osé le lui emprunter. Douze ans plus tard, j'achetai ce livre chez un bouquiniste de province, j'ai commencé la lecture en juillet 2013, mais lire ce livre est une expérience dont on ne prend pas l'initiative. J'ai lu et relu ce livre en ne cessant de ne pas le lire, à chaque fois que je le relisais, une lecture que j'ignore me doublait. J'ai accumulé des notes pour essayer de contenir cette lecture, j'ai cru, en vain, pouvoir ainsi conjurer ce qui me lisait, j'ai cru que je pouvais lire sans lire, mais ce que je lisais pour ne pas lire le « roman » de Puysegur résultait d'une aimantation de ce « roman ». J'aurais aimé continuer à lire innocemment les livres de *La Grande Bibliothèque*, j'aurais aimé ne pas avoir à comprendre pourquoi je continuais à lire ou à relire ces livres, rester ignorant du magnétisme dont j'étais, il faut bien le dire, l'otage. Reste qu'une lecture que j'ignore a commencé son ouvrage, et qu'elle perturbe ce que je croyais pouvoir lire : il serait facile de soutenir que je suis lu et cela seul me justifierait à écrire une forme de commentaire sur

la lecture dont je crois être l'objet. Un auteur (lequel ?) me lit ou me devance toujours déjà, la lecture n'a pas lieu une fois mais tout le temps, par-delà ma lecture, je suis toujours en train d'être lu lisant ; la lecture de *La Grande Bibliothèque* est interminable. La lecture dans *La Grande Bibliothèque* n'est pas soumise au temps, lire se confond avec l'expérience de l'éternité, lire *La Grande Bibliothèque* est une image mobile de cette lecture éternelle : Le temps, écrit Platon, est l'image mobile de l'éternité, l'éternité est ce dans quoi rien ne cesse, c'est ce qui ne cesse pas. Ma lecture ne cesse pas, elle est épuisante. Or, qu'est-ce que le temps pendant la lecture ? Ce dans quoi, à l'inverse de l'éternité, tout finit par disparaître, ce qui voue toute chose à l'anéantissement : la petite mort. Mais qu'est-ce que le temps sinon, de fait, ce qui ne cesse de cesser ? Ce qu'on pourrait appeler ici une « incessante cessation ». Le temps passe, il ne cesse pas de cesser et dans la perpétuité de cette cessation, il y a une image de ce qu'est l'éternité, en ce que cette dernière est précisément ce dans quoi rien ne cesse, rien ne cesse de se lire, rien ne cesse avec elle. Puisque « l'auteur » de ce « roman » a pris le pseudonyme de Puysegur, j'ai très vite imputé cette désagréable sensation d'être lu sans cesse à un dispositif hypnotique encore ignoré de moi.

Cette lecture qui me lit serait le sommeil de ma lecture – c'est un rêve qui ne s'arrête jamais.

Le rôle du rêve dans cette affaire ainsi que les capacités somnambuliques de mon frère, des capacités avérées depuis son enfance, ne pouvaient pas ne pas imposer dans son cas le nom de Puysegur qui, le 4 mars 1784 dans sa propriété de Buzancy près de Soisson, découvrit avec le somnambulisme magnétique les étonnantes possibilités d'une certaine forme de transe.



« Comment va Puysegur ? » Maurice Blanchot

7. *Hypnose.*

« Considérez l'individu magnétisé comme faisant en quelque façon partie de son magnétiseur, et vous ne serez plus étonné que la volonté de celui-ci agisse sur lui et détermine ses mouvements. »

J. P. F. Deleuze, *Histoire critique du magnétisme animal*, 1812.

Je lis des livres pour comprendre le « roman » de Puysegur. Les femmes pourront témoigner ou ironiser. Ces livres sont tous dans le roman, mais le second livre que j'ai lu après *Mélusine* n'est pas dans *La Grande Bibliothèque*, c'est *Le Magnétiseur amoureux* du marquis de Puysegur. J'ai

pensé que le livre du marquis m'éclairerait sur le roman puisque, dans la « Note sur Puysegur » qui figure dans la troisième partie de *La Grande Bibliothèque*, est mentionné, par Pierre Madaule, le nom du marquis « qui, à la fin du siècle des Lumières, renouvela les idées, alors passablement confuses et déjà discréditées, sur le magnétisme animal. »

Le livre du marquis est édité en 1824, à Paris, chez Dentu libraire, avec l'exergue suivant : « Comme Horace, je crois qu'on peut avec gaieté aux hommes dire tout, même la vérité. » L'exergue de *La Grande Bibliothèque* est de Maurice Blanchot : « ...car un seul livre en péril fait une dangereuse brèche dans la bibliothèque universelle. » Un livre est toujours là, dans l'attente de sa lecture mais, précise Maurice Blanchot dans *Lire*, dont est extrait cet exergue, la lecture n'interroge jamais « la vérité » du livre. La vérité n'est pas l'objet de la lecture. « La lecture véritable ne met jamais en question le livre véritable », la lecture véritable n'est pas la lecture de la vérité et les femmes qui incarnent les livres simulent la vérité de la lecture, certaines mieux que d'autres. Dans la préface, le marquis, par un souci de justice et de vérité, se dit obligé de faire à ses lecteurs deux « déclarations très importantes » :

« La première est, que le Roman que je leur présente aujourd'hui sous les noms de *Caroline et Valcourt*, est, quant à la forme, et en très grande partie quant au fond, le même ouvrage qui fut composé, imprimé en 1787, à Besançon, et non publié sous le titre du *Magnétiseur amoureux*.

Voilà pour satisfaire à la justice, et sur ce premier point, ma conscience est en paix.

Ma seconde déclaration est, qu'ayant laissé subsister intacts, et tronqué seulement quantité de chapitres de l'auteur premier de cet Ouvrage, si mes lecteurs allaient par hasard trouver, soit dans le plan ou l'intérêt de ce Roman, soit dans le discours ou l'entretien des divers acteurs et interlocuteurs que j'y ai mis en scène, et qui font marcher l'action, quelques idées neuves ou gaies qui leur plaisent, ou quelques méchants raisonnements auxquels ils trouveraient à redire, ils pourront, avec d'autant plus de franchise et de sincérité, je les en prévient, m'adresser leurs éloges ou leur blâme, que ne pouvant savoir, à moins de le deviner (car je ne leur dirai sûrement pas), ce qui dans cet ouvrage est de mon chef ou de celui de mon devancier, je serai toujours en droit de reverser sur le compte de ce dernier les justes critiques qu'ils en pourraient faire, et

généralement tout ce qu'il y aurait de peu de flatteur pour moi, dans le jugement qu'ils en porteront.

En voilà assez, je crois, pour mettre mon amour-propre d'auteur en repos. »

Le marquis de Puységur dit la vérité en déclarant que son roman est presque identique à celui de l'auteur du *Magnétiseur amoureux*, le livre du marquis est le même que celui qu'on ne peut pas lire, mais qu'il dut lire pour pouvoir écrire le sien. Le marquis aurait publié « son » livre pour préserver la bibliothèque universelle. La vérité est que le livre est là, sous les yeux du lecteur, mais la lecture ne coïncidera pas avec le livre, le livre est dissimulé par un livre presque identique à celui qu'il dissimule, la vérité du livre est dans son action à distance, dans l'action à distance d'une main qui écrit, la main de Puységur qu'il croit pouvoir confondre avec celle de Charles de Villers. La lecture est non à distance, mais dans la distance, ou bien la vérité serait dans la distance d'une lecture à distance. Edmond Madaule ignorait, selon son frère, l'existence du marquis. Pierre Madaule, lui, ne l'ignorait pas. La vérité, aussi bien celle du livre (mais lequel ?) que celle de la lecture, n'est-elle pas aux prises avec un spectre réclamant son dû. Le spectre n'arrive pas ici par hasard, il fut aussi mon tourment, une lecture hantée par le soupçon de ne pas lire. Au sein de *La Grande Bibliothèque* s'est installée une crypte autour de laquelle ne cesse d'errer le fantôme de l'auteur du *Magnétiseur amoureux*, ou ceux qui en prennent le déguisement. Charles de Villers est l'auteur du *Magnétiseur amoureux* et le marquis de Puységur en est l'éditeur d'une version largement remaniée par lui. Pierre Madaule n'aurait-il pas, avec les écrits de son frère, joué le rôle que le marquis joua avec *Le Magnétiseur amoureux* de Charles de Villers ? Edmond Puységur n'est pas le double de Puységur ; en éditant les écrits de son frère, Pierre Madaule a joué le rôle du marquis et assigné par conséquent à Edmond Madaule le rôle de Charles de Villers qui publia en 1807 un livre qui doit se trouver dans *La Grande Bibliothèque* et dont il est impensable qu'il n'ait pas été consulté par l'un des deux frères. Ce livre est *L'« Érotique comparée » de Charles de Villers* d'Edmond Egli.

J'ai souvent voulu interroger les incarnations mais il fallait ruser. Une fois, lisant *l'Histoire de la découverte de l'inconscient* d'Henri F. Ellenberger, je

demandai à Nancy, elle avait choisi ce prénom apparemment anglais en hommage à l'Ecole de Nancy, si elle connaissait l'incarnation du *Magnétiseur amoureux*. Son trouble fut excessif, sa seule réponse fut de vouloir m'attacher à un arbre. Aurait-elle voulu me signifier par cette séance de sado-masochisme qu'elle connaissait l'arbre du marquis, ou bien, puisqu'elle avait déjà incarné *Bouvard et Pécuchet* ne connaissait-elle son existence que de sa seconde main si je puis dire, puisqu'avec l'autre, elle me rappelait à des lectures plus directes. Je sais lui dis-je que Bouvard et Pécuchet ont très vite abandonné « la passe pour le système de Puységur, qui remplace le magnétisme par un vieil arbre, au tronc duquel une corde s'enroule. »



A. M. J. Chastenet de Puységur



Charles de Villers

J'eus beaucoup de mal à me défaire de Nancy, je voulais avoir en lecture *L'Erotique comparée*. L'incarnation de ce livre était évidemment d'une beauté incomparable. Je me précipitai pour le lire, je croyais pouvoir y

trouver quelques éclaircissements sur l'érotique littéraire, je voulais savoir à quel type de femmes correspondaient les livres que je lirai. Je m'explique : chaque livre de *La Grande Bibliothèque* est incarnée par une femme, l'incarnée est à l'entière disposition du lecteur de telle sorte que de l'union de l'incarnée et du lecteur peut naître un enfant – l'enfant de l'œuvre incarnée et du lecteur. Pierre a remarqué que certaines littératures sont plus fécondes que d'autres, il existe dans *La Grande Bibliothèque* plusieurs essais sur « la fécondité relative des diverses littératures ». La Russe serait très féconde, l'Espagnole serait « presque stérile ». La raison, selon Pierre, en est simple : « la Russie attire les vaginales, l'Espagne, les clitoridiennes. » Je croyais que le livre d'Edmond Egli faisait partie de ces essais lus par Pierre et qu'il m'apprendrait quelle littérature attirait les clitoridiennes, quelle littérature les vaginales, mais l'opuscule de Charles de Villers édité par Edmond Egli ne traite que de la différence entre les poètes allemands et les poètes français. Dans la mesure où la poésie allemande est plus idéale, on peut raisonnablement penser qu'elle attire plutôt les vaginales. Mais Charles de Villers allait me conduire, à son insu, dans un labyrinthe ignoré des lecteurs de *La Grande Bibliothèque*.

Dans l'« Avertissement de l'“auteur” » publié par Pierre Madaule « à l'intention des futurs lecteurs » de *La Grande Bibliothèque*, Edmond Madaule semble être ventriloqué par le marquis de Puységur :

« Toute réflexion faite, je me suis résolu à mettre “auteur” entre guillemets. Il n'y a là aucune lâcheté, ni aucune coquetterie : simplement un souci d'honnêteté.

Je m'explique. Le récit que l'on va lire, c'est bien moi qui l'écrivis, mais j'en récusé la paternité intégrale. Autrement dit : j'avoue avoir rédigé un texte qui ressemble à s'y méprendre aux lignes qui vont suivre, et pourtant à celles-ci se mêle une intervention étrangère, j'en suis presque certain.

[...]

On a respecté les faits, sinon leur enchaînement ; on a pastiché les faiblesses de ma prose ; on a même été jusqu'à contrefaire mon écriture. Il y aurait eu tantôt falsification de quelques lignes, d'une phrase, d'un mot même, et parfois, m'a-t-il semblé, on s'est borné à jouer de la ponctuation.

[J'intercale ici les deux versions du *Magnétiseur amoureux*, celle de Charles de Villers puis celle de Puységur.

« L'âme (sic) du magnétiseur, qui unit à celle du somnambule, est par-là *identifiée* avec la science. *Identifiée* ! quelle folie ! s'écria Madame de Sainville. Vous plaisantez, dit l'abbé. Enfin l'identité fut trouvée un peu forte et fit rire tout le monde. »

« L'âme du magnétiseur, qui unit à celle du somnambule, est par-là identifiée avec la sienne. — *Identifiée* ! folie ! s'écria Madame de Sainville. Vous plaisantez, dit le *prieur*. Enfin *l'identité* fut trouvée un peu forte, et fit rire tout le monde. » (F. C.)]

La chose a été si insidieuse, qu'il m'est désormais impossible de démêler le mien du reste. Chaque fois qu'un doute s'est levé, il ne s'est jamais transformé en certitude. Il est concevable de mal reconnaître ce que l'on a écrit : des changements se font en nous. Mais quand une impression d'inexactitude affecte des passages entiers, et particulièrement ceux qui traitent de certaines questions, alors le doute devient plus fort : quelqu'un est intervenu. Voici mes soupçons : mon frère Pierre – et par sa plume qui encore ? – a récrit partiellement mon texte de telle façon que je ne puisse plus rétablir l'original, ni même je le souligne encore, affirmer que ce n'est pas mon texte. »

*

Cher Pierre Madaule,

Je ne vous ai pas envoyé cette lettre, mais j'espère que vous la lirez bientôt, peut-être dans le livre.

Lorsque je vous ai écrit ma première lettre en juillet 2013, c'est bien naïvement déjà que je vous disais qu'il n'était pas dans mon habitude d'écrire aux « auteurs », j'imagine que vous avez ri sous cape. Cette lettre évoquait déjà un soupçon qui fut confirmé dès ma lecture d'*Une tâche sérieuse ?*. Un an plus tard, vous m'adressiez la suite inédite de *La Grande Bibliothèque*, écrite par votre frère. Le 19 juillet 2014, je reçois par la poste le tapuscrit de *Mais voici la Sibylle*. Le texte est fort mal présenté, les corps de caractère varient sans raisons apparentes, de nombreuses corrections manuscrites sont ajoutées, bref un tel tapuscrit est illisible pour un éventuel éditeur. L'envoi de cette suite, après une année pendant laquelle nous nous sommes beaucoup écrits, me permet donc de découvrir

l'écriture d'Edmond et tel était naturellement votre dessein, comme si vous aviez voulu me poster une preuve. Mais cet envoi prouve tout autant le contraire de ce qu'il est censé prouver puisque je sais maintenant que vous êtes capable de falsifier l'écriture d'Edmond, que vous pouvez avoir falsifié l'Avertissement d'Edmond, qui vous accuse d'avoir falsifié son écriture. Si vous avez falsifié – ce dont je doute à vrai dire – alors vous n'êtes pas l'écrivain, ou mieux vous êtes un écrivain sans œuvre propre qui cependant en falsifiant ajoute quelque chose à l'œuvre, est à l'écoute de l'œuvre. Le roman de votre frère s'origine dans un rêve et ce rêve vous a été rapporté par lui, « votre » écoute-falsifiante ne serait-elle pas alors le texte manifeste du roman de votre frère ?

Avec mes pensées amicales,
Francis

PS : Je viens de lire un livre de Charles Nodier, dont il est curieux qu'il ne soit pas dans *La Grande Bibliothèque*, il s'agit de *Questions de littérature légale... Du plagiat, de la supposition d'auteurs, des supercheries qui ont rapport aux livres. Ouvrage qui peut servir de suite au dictionnaire des anonymes et à toutes les bibliographies.*

*

Pierre Madaule veut me prouver qu'il peut falsifier l'écriture de son frère, écriture que je ne connaîtrai donc jamais puisque pèsera toujours sur elle un soupçon. Aussi lorsque le 12 novembre 2015, il m'offre une photographie de son frère et une page manuscrite, je ne sais plus s'il se joue de mes soupçons ou s'il veut me donner une preuve pour les faire disparaître alors même qu'il vient de me dire qu'il ne peut pas prouver qu'il n'est pas Puysegur puisqu'il n'a pas les manuscrits, c'est la fille aînée d'Edmond Madaule qui les a.

Dans ce tapuscrit, certaines pages manuscrites devaient suffire à m'assurer que vous n'étiez pas l'auteur puisque je pouvais très facilement comparer l'écriture de vos lettres à celle de votre frère le véritable auteur

du roman. Vous ne doutiez pas non plus que l'« Avertissement de l'«auteur» », dans lequel votre frère vous accuse de « contrefaire » son écriture, ne m'avait pas échappé. Très vite, je ne me souviens pas de la date, j'ai dû vous informer de ma lecture de votre « récit » publié en 1973, vous avez donc su très vite que je savais. À la page 50 de ce livre, vous mentionnez votre frère qui, écrivez-vous, vous accusait « à tort de falsifier de façon si subtile le texte de son grand manuscrit qu'il ne pouvait plus en garantir l'authenticité. » Vous écrivez « à tort », mais, en 1979, votre frère Edmond écrit : « Voici mes soupçons : mon frère Pierre – et par sa plume qui encore ? – a récrit partiellement mon texte de telle façon que je ne puisse plus rétablir l'original. » Je dois dire que ce « qui encore ? » ajoute à la complexité de cette affaire depuis que j'ai lu l'*Autobiographie de ma mère* de Jacques Madaule, le père aurait-il pu, lui aussi, peut-être avec vous, falsifier l'écriture d'Edmond, ou bien il aurait falsifié votre falsification. En 1973, vous anticipez donc le soupçon, sinon l'accusation dont vous serez victime, quand on lira, en 1983, *La Grande Bibliothèque*. Mais rien n'interdit donc de penser que cet « Avertissement de l'«auteur» » a été falsifié par vous pour induire le soupçon et jouer de la dénégation et avec la dénégation. Vous le savez, depuis plus de trois ans maintenant, je ne cesse de penser que votre frère n'a pas écrit seul *La Grande Bibliothèque*. En voulant me « prouver » le contraire vous inscrivez vos dénégations dans un récit parallèle qui m'égare. L'œuvre est à l'œuvre dans ces dénégations. La dénégation est l'œuvre du comme si, « comme si ce n'était pas vous » qui aviez écrit, comme si quelque chose ou quelqu'un avait agi à travers vous. Maria Török et Nicolas Abraham, que vous citez, ont émis l'hypothèse qu'un « fantôme transgénérationnel » pouvait s'exprimer à l'insu du sujet, une sorte de fantôme d'un ancêtre ayant créé lors de son existence une crypte : un secret, un non-dit, un acte inavouable. Quelque chose de non écrit ou une disparition, comme celle des dernières lignes de *L'Arrêt de mort*, ces deux paragraphes, manquants dans la réédition, qui ont déterminé votre vie de lecteur.

La Grande Bibliothèque écrite par Edmond ressemble au texte publié par Pierre, l'édition est identifiée à son texte. Oui, quelle folie ! Ce qui dans cet ouvrage est de lui ou de son devancier est indécidable, cet

indécidable, ou cette folie, est le récit parallèle de l'édition de *La Grande Bibliothèque*. Oui, la chose a été si insidieuse qu'il lui est impossible de reconnaître ce qu'il aurait écrit. Les textes sont somnambules, écrits à l'insu de leurs « auteurs ».

Carnet de bord

Danielle Mémoire à qui je viens de faire part de ma découverte de Nodier, m'apprend qu'elle a autrefois cherché à lire les *Questions de littérature légale.... Du plagiat, de la supposition d'auteurs, des supercheries qui ont un rapport aux livres. Ouvrage qui peut servir de suite au dictionnaire des anonymes et à toutes les bibliographies*

Le titre à lui seul pourrait être un début de commentaire à ses ouvrages. J'ai envoyé à D. M. ce passage : « Il y a loin en apparence du crime de plagiat à celui de supposition d'auteurs ou d'ouvrages qui n'est pas beaucoup moins commun. On les croirait même totalement opposés si l'esprit n'y reconnaissait ce rapport tiré de l'amour propre de l'homme qui, à défaut de jouir sous son nom de la réputation d'un autre, aime à jouir sous le nom d'un autre du succès de son propre talent. »

Je me demande ce que Pierre Madaule pourrait penser de cette dernière phrase, n'est-il pas celui qui aime à jouir sous le pseudonyme de son frère du succès, certes relatif, de son propre talent. Jouir sous le nom d'un autre n'est-ce pas aussi le principe même de l'érotique des incarnées ?

J'ai dû m'interrompre pendant plusieurs jours : il me fallait lire *Aline et Valcour* de Sade. Le divin marquis fait précéder son roman d'une note « Essentiel à lire » dans laquelle il précise que « L'auteur croit devoir prévenir qu'ayant cédé son manuscrit lorsqu'il sortit de la Bastille, il a été, par ce moyen, hors d'état de le retoucher. » Sade, lui, n'avait pas un Puységur susceptible de « retoucher » son manuscrit, néanmoins les noms des personnages du roman de Sade sont repris par Charles de Villers. Caroline et Valcourt m'avaient fait certes penser à *Aline et Valcour*, mais je retrouvais aussi Monsieur et Madame de Sainville, qui sont, dans le livre de Charles de Villers, les parents de Caroline. Dans le roman de

Sade, Léonore, la femme de Sainville, est la sœur d'Aline. Lorsque j'ai lu *Le Magnétiseur amoureux*, je n'avais pas encore lu *Aline et Valcour* si bien que, maintenant que j'ai lu le roman de Sade, il me faut relire les livres de Charles de Villers et du marquis de Puységur, j'espère ainsi établir une généalogie de l'égrégore bibliothécaire. Dans les *Œuvres Complètes* de Sade des éditions Tête de Feuilles, *Aline et Valcour* est suivi de *La Nouvelle Justine* avec les préfaces de Maurice Blanchot, Georges Bataille, Pierre Klossowski et Maurice Heine. Le premier texte qui suit *Aline et Valcour* est un texte de Blanchot.

*

Cher Pierre Madaule,

encore une lettre que vous ne lirez qu'en lisant ce récit s'il trouve un jour un éditeur.

Vous ne pouviez ignorer, et votre frère ne pouvait non plus ignorer l'édition d'Edmond Egli de *L'« Érotique comparée » de Charles de Villers*, dans laquelle l'auteur dénonce avec virulence l'immoralité de la *Justine* de Sade : « que dirons-nous de l'effroyable nombre de ces écrits licencieux qui déshonorent la langue et la littérature des Français, et dont le cynisme révoltant dépassent les bornes mêmes du libertinage le plus honteux ? Quelle dégoûtante catégorie depuis l'*Aloysia* jusqu'à la *Justine* ! »

Edmond, Edmond Egli, cite dans son introduction un article de Villers publié dans le *Spectateur du Nord* en 1797 dans lequel celui-ci témoigne de sa lecture de *Justine* :

« ... Vingt fois le dégoût et l'indignation m'ont fait tomber le livre des mains... Enfin j'en suis délivré... Un malheureux soldat qu'on vient de passer par dix tours de baguettes n'est pas plus soulagé de voir la fin de l'opération que je le suis de n'avoir plus sous les yeux cet écrit exécrationnel. »

Un peu plus loin, ce passage recopié par Maurice Blanchot dans « L'insurrection, la folie d'écrire » que vous devez avoir lu dans *L'Entretien infini* :

« On dit que lorsque Robespierre, lorsque Couthon, Saint-Just, Collot, ses ministres, étaient fatigués de meurtres et de condamnations, lorsque quelques remords se faisaient sentir à ces cœurs de bronze, et qu'à la vue des nombreux arrêts qu'il fallait signer, la plume échappait à leurs doigts, ils allaient lire quelques pages de *Justine*, et revenaient signer. »

Maurice Blanchot, lui, n'ignorait pas l'existence de Charles de Villers, il a dû lire cette lettre dans le livre de Françoise Laugaa-Traut, *Lectures de Sade*, et s'il vous soupçonne, dans la lettre à Jean Gattégno, d'être le véritable « auteur » de *La Grande Bibliothèque* n'est-ce pas parce qu'il a compris que vous étiez à Edmond ce que Puysegur était à Charles de Villers ? Mais Maurice Blanchot aurait dû poursuivre la lecture de la lettre de Charles de Villers jusqu'à son post-scriptum que je recopie :

« Vous lirez, peut-être Madame, dans des *Fragments sur Paris*, de Mr le Docteur Meyer que l'auteur de *Justine* est Mr Laclos, connu surtout pour son roman des *Liaisons dangereuses*. Il n'en n'est rien. Je n'ose vous en nommer l'auteur. Je craindrois de faire rougir les mânes de la belle Laure. Que ceci reste une énigme entre vous et moi. »

Charles de Villers avance un nom pour aussitôt le récuser afin de mettre en avant « l'absence de nom ».

Cher Pierre Madaule, vous reconnaissez là l'énigme entre vous et moi, mieux encore la fin de ce post-scriptum ne peut pas ne pas vous évoquer le début de votre « Reprise » lorsque commentant le « pseudo-nom » de votre frère vous écrivez qu'au cœur du récit, « il y aurait ce nom secret imprononçable, ou plutôt l'absence de ce nom ».

J'essaie, cher Pierre Madaule de m'approcher, bien indirectement, trop indirectement sans doute, de l'absence de ce nom qui me hante, qui me lit depuis le début.

Bien amicalement dans ce secret,
Francis